



**HAL**  
open science

## L'Estaque industrielle à la Belle époque

Xavier Daumalin

► **To cite this version:**

Xavier Daumalin. L'Estaque industrielle à la Belle époque. Marseille: la revue culturelle de la ville de Marseille, 2021, 269, pp.63-66. hal-03573104

**HAL Id: hal-03573104**

**<https://amu.hal.science/hal-03573104v1>**

Submitted on 6 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'Estaque à La « Belle époque »

Par Xavier Daumalin

Aix-Marseille Université, CNRS, TELEMMe, Aix-en-Provence, France



*L'Estaque est aujourd'hui synonyme de plaisance, baignades, de restaurants agréables à fréquenter à l'arrivée des beaux jours et d'ensembles résidentiels abrités du mistral, avec une vue imprenable sur la rade de Marseille. Cette localité en voie de gentrification a aussi connu un destin industriel qui a fortement marqué son histoire et dont certains aspects ont été immortalisés dans les tableaux de Cézanne, Braque, Renoir et Dufy ou dans le film Marius et Jeannette de Guédiguian.*





*L'Estaque-Riaux Quartier de l'Usine Coloniale, carte postale, vers 1900. © Collection particulière*

### **du petit port de pêche** **à la ville industrielle**

Vers 1850, l'Estaque est un village d'environ un millier d'âmes, où la population vit principalement de l'agriculture et de la pêche grâce, notamment, à l'existence d'une importante madrague pour la prise des thons. On y trouve aussi quelques tuiliers (Jean-Baptiste Maunier, Joseph Giraud, Jean Reynier, Madeleine Maunier veuve Saccoman, Joseph Lieutaud, Jacques Tamisier et Nègre) qui fabriquent manuellement des tuiles rondes et des briques dans des ateliers employant moins d'une dizaine de personnes.

L'industrialisation du village débute au cours des années 1870. Dynamisées par l'augmentation de la demande, les tuileries adoptent l'énergie vapeur, mécanisent leurs opérations de production et commencent à produire en continu pour la consommation locale et internationale. Contrairement aux villages proches de Saint-Henri et Saint-André, qui demeurent très spécialisés dans la production de tuiles, briques et carreaux, l'Estaque s'ouvre à d'autres industries. En 1882, la Compagnie générale des minerais de Rio Tinto, filiale de la multinationale minière anglaise du même nom, décide d'implanter un vaste ensemble usinier

à la pointe de la Lave pour y produire du soufre par grillage des pyrites de cuivre importées des mines de Huelva, fief de Rio Tinto, de l'acide sulfurique, de l'acide chlorhydrique, de la soude, des superphosphates, du sulfure de carbone et du cuivre.

L'usine projetée est une soudière Leblanc, comme le littoral provençal en a tant connue depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Malgré la vive opposition des pêcheurs et des propriétaires fonciers riverains du site, l'usine est autorisée et s'impose rapidement comme une des plus vastes de Marseille, avec une disposition étagée originale depuis le sommet des collines jusqu'à la Méditerranée. En 1890, l'entreprise change de raison sociale - Société des produits chimiques de Marseille-L'Estaque - tout en restant sous le contrôle de Rio Tinto, avant d'être revendue en 1913 à la Société minière métallurgique Peñarroya, géant international du plomb. La même année, l'Estaque accueille un autre établissement industriel d'envergure internationale : la Compagnie Coloniale des chaux et ciments Portland de Marseille, filiale de la Société des ciments de Beaumont. Elle installe sa cimenterie dans le vallon du Riaux, à l'emplacement de la cimenterie artisanale Chauffert. Enfin, en 1916, la Société minière métallurgique Peñarroya loue une partie de son site aux Etablissements Kuhlmann pour la production de substances chimiques nécessaires à la poudrerie de Saint-Chamas dans le cadre de l'économie de guerre. Comme beaucoup d'autres petites villes du littoral, l'Estaque est alors pleinement intégrée au dispositif industrialo- portuaire marseillais, ne serait-ce que pour l'exportation de ses productions et les flux de main-d'œuvre.

### **Une ville italienne**

Quelle est alors la physionomie sociale de l'Estaque ? Le recensement de 1906, le premier à donner précisément le nom de l'employeur et le lieu de naissance des individus, permet d'apporter quelques réponses. Sous l'action de sa croissance industrielle, le village de l'Estaque est devenu une petite ville de 5 000 habitants qui comprend un peu plus de 50 % d'Italiens. C'est un pourcentage très nettement supérieur à celui de Marseille où, à la même époque, la proportion d'Italiens atteint 18 %. Ce constat n'est pas isolé. A la même date, on compte 54 % d'Italiens à Saint-Henri et 56 % à Saint-André. Le recensement de 1906 indique aussi que les pêcheurs sont désormais devenus minoritaires au sein de la population active. On en dénombre 114, contre 1 206 personnes employées dans l'industrie. Parmi elles, 227 sont embauchées à la Société des Produits chimiques de Marseille-L'Estaque, 208 chez les tuiliers de l'Estaque et Saint-Henri, 25 à la cimenterie Chauffert. 602 journaliers sont aussi

déclarés sans affectation particulière, recrutés au jour le jour dans l'une ou l'autre des usines, suivant les besoins.



Titulaires ou occasionnels, ces ouvriers sont majoritairement d'origine italienne : 72 % à la cimenterie, 66 % à la SPCME et 64 % parmi la population flottante des journaliers. Ils sont moins nombreux dans les tuileries (42 %), activité plus anciennement implantée que l'industrie chimique. A titre de comparaison, on ne trouve que 21 % d'Italiens chez les pêcheurs. La pêche reste l'apanage des familles françaises. Dans les usines, les Italiens sont souvent destinés à occuper les emplois déqualifiés, exposés à toutes sortes de nuisances et physiquement éprouvants. En 1906, plus de 88 % d'entre eux employés dans l'usine de la SPCME sont journaliers ou travaillent aux fours, dans une atmosphère surchauffée et chargée de gaz acides avec des moyens de protection dérisoires.

D'où viennent ces ouvriers ? Le recensement de 1906 révèle des arrivées en provenance de toute l'Italie, y compris du Sud, avec toutefois quelques lieux prépondérants. A l'Estaque, 25% des ouvriers italiens sont nés en Toscane dans des localités relativement proches, telles que Capannoli, Lucca, Matti, Vicopisano et Pise, ce qui laisse supposer l'existence de filières familiales ou amicales entre frères,



cousins, beaux-frères ou voisins. Paolo Mancini, né en 1872 à Capannoli, vit ainsi à l'Estaque avec son épouse également de Capannoli, deux filles, un fils, son frère, sa belle-sœur et un pensionnaire ami du même village. La surreprésentation de certaines provenances, variable suivant les usines, est un phénomène fréquent que l'on observe dans d'autres sites industriels du littoral.

Comment les familles françaises de l'Estaque ont-elles vécu au quotidien avec ces immigrants qui, en l'espace de quelques décennies, avaient bouleversé la configuration humaine, professionnelle et culturelle de leur village ? Il y a probablement eu des frictions ponctuelles et des tensions plus ou moins latentes, mais l'histoire n'a pas retenu d'événements violents comparables à ceux qui se sont produits pendant les « Vêpres marseillaises » en 1881 ou à Aigues-Mortes en 1893. Le constat actuel, susceptible d'être modifié par de futures recherches, est celui d'une population italienne proportionnellement deux à trois fois plus importante qu'à Marseille, sans que cela ne semble poser de graves problèmes.



*Vue générale du port de Rio Tinto, vers 1900. © Archives Municipales de la Ville de Marseille - 33Fi3790*

